

Jupiter et Europe

Sans lui avouer l'amour qui le fait parler, Jupiter prend Mercure à part et lui dit : « Mon fils, fidèle exécuter de mes commandements, ne t'attarde pas ; descends sur la terre avec ta vitesse accoutumée. Il est un pays qui, à notre gauche, lève ses regards vers ta mère et que les habitants appellent le pays de Sidon ; c'est là que tu dois aller ; au loin, dans les prés de la montagne, tu verras paître un troupeau royal ; emmène-le vers le rivage. »

Il dit et aussitôt les taureaux, chassés de la montagne, s'acheminent, comme il l'a ordonné, vers le rivage où Europe, la fille du puissant roi de cette contrée, avait coutume de jouer avec des jeunes filles de Tyr, ses compagnes. La majesté et l'amour ne font pas bon ménage et ne cohabitent jamais longtemps : le père et souverain des dieux, celui qui tient la triple foudre dans la main droite et qui ébranle l'univers d'un simple mouvement de tête, abandonne son sceptre et revêt l'apparence d'un taureau. Il se mêle au troupeau, mugit et promène ses belles formes sur l'herbe tendre. Il est blanc comme la neige avant qu'elle soit piétinée ou détrempée par le souffle humide de l'Auster.

Son cou est gonflé de muscles ; son fanon pend jusqu'à ses épaules ; ses cornes sont petites, mais on pourrait soutenir qu'elles ont été faites à la main et elles sont plus translucides qu'un diamant pur. Son front n'a rien de menaçant, ses yeux rien de redoutable ; une expression de paix règne sur sa face. La fille du roi Agénor s'émerveille de voir un animal si beau et qui n'a pas l'air de chercher les combats ; pourtant, malgré tant de douceur, elle craint d'abord de le toucher. Bientôt elle s'en approche, elle présente des fleurs à sa bouche blanche. L'amoureux est saisi de joie et, en attendant la volupté qu'il espère, il lui baise les mains ; c'est avec peine maintenant, oui avec peine, qu'il remet le reste à plus tard. Tantôt il folâtre et bondit sur l'herbe verte, tantôt il couche son flanc de neige sur le sable fauve ; lorsqu'il a peu à peu dissipé la crainte de la jeune fille, il lui présente tantôt son poitrail pour qu'elle le flatte de la main, tantôt ses cornes pour qu'elle y enlace des guirlandes fraîches. La princesse ose même, ignorant qui la porte, s'asseoir sur le dos du taureau. Alors le dieu, quittant par degrés le terrain sec du rivage, baigne dans les premiers flots ses pieds trompeurs ; puis il s'en va plus loin et il emporte sa proie en pleine mer. La jeune fille, effrayée, se retourne vers la plage d'où il l'a enlevée ; de sa main droite elle tient une corne ; elle a posé son autre main sur la croupe ; ses vêtements, agités d'un frisson, ondulent au gré des vents.

Ovide, *Métamorphes*, II, vers 836-875.